

VIA

KATLEHONG

18 > 21 OCT. 22

AMALA DIANOR / MARCO DA SILVA FERREIRA

Via Injabulo



MAISON DE LA
danse

maisondeladanse.com | 04 72 78 18 18 | numeridanse.tv

CONTACTS

Camille Cohen

*Relations avec les publics - Secteur scolaire
1^{er} degrés et collèges
c.cohen@maisondeladanse.com*

Marion Coutel

*Relations avec les publics - Secteur scolaire
lycées et enseignement supérieur
m.coutel@maisondeladanse.com*

Olivier Chervin

*Responsable pédagogie et images
o.chervin@maisondeladanse.com*

Séverine Allorent

*Professeur relais
severine.allorent@ac-lyon.fr*

Tél. 04 72 78 18 18

DU 18
AU 21 OCT
2022

1 HEURE

entracte compris

C'EST EXTRA

La Minute du spectateur
sur maisondeladanse.com

Via Injabulo

VIA KATLEHONG

**AMALA DIANOR/MARCO DA SILVA
FERREIRA**

Après l'immense succès de *Via Kanana*, créé en 2017 à la Maison de la Danse, la compagnie sud-africaine réunit dans un même programme deux talentueux chorégraphes.

Créée en 1992, la compagnie Via Katlehong tire son nom du township de Katlehong dans l'East Rand, un des quartiers déshérités où est née la culture contestataire sud-africaine. Fervents défenseurs du pantsula — danse urbaine et de contestation — les danseurs ont inventé un style unique combinant justement le pantsula, la tap dance, le step et le gumboots, danse de mineurs exécutée avec des frappes de mains sur des bottes en caoutchouc. Pour sa nouvelle création, la compagnie invite deux artistes dont le travail est à la croisée de cultures métissées. Le Franco-Sénégalais Amala Dianor creuse sa danse hybride et lumineuse avec *Emaphakathini*. Il s'empare des histoires des danseurs et les relie à celle de leur pays pour repousser les frontières et créer de nouveaux espaces à défricher, mêlant danses traditionnelles, gumboots et pantsula. Inspiré par différentes danses urbaines, le chorégraphe portugais Marco da Silva Ferreira embarque avec *førm Inførms* dans une métamorphose des corps, libérant une mémoire culturelle et politique faite de rébellion et fureur de vivre. Une rencontre inédite bourrée d'énergie et d'émotions !

CRÉATION POUR 8 DANSEURS

Emaphakathini • 2022 • Chorégraphie Amala Dianor – Musique Awir Leon – Costumes / Stylisme Julia Burnham

førm Inførms • 2022 • Chorégraphie Marco da Silva Ferreira – Musique Jonathan Uliel Saldanha – Costumes / Stylisme Dark Dindie styling concept

Avec Julia Burnhams, Katleho Lekhula, Monicca Magoro, Lungile Mahlangu, Tshepo Mohlabane, Kgadi Motsoane, Thato Qofela, Abel Vilakazi

Lumières Cárin Geada

Régisseur général Alexander Farmer

Directeurs de projet Buru Mohlabane et Steven Faleni (Via Katlehong)

Diffusion Damien Valette

Coordination Louise Bailly

AVANT LE SPECTACLE

POUR COMMENCER : UNE COMPAGNIE, DEUX CHORÉGRAPHERS

On proposera aux élèves d'établir la fiche d'identité des deux chorégraphes et de la compagnie ; de faire une petite enquête destinée à comprendre ce qui les a réunis, ce qui a motivé cette collaboration. Autrement dit : quels sont les points communs entre ces trois noms ?

POUR S'AIDER

On pourra consulter Numeridanse et les minutes du spectateur consacrées aux trois artistes/compagnies.

- [La Minute du spectateur : Via Katlehong](#)
- [La Minute du spectateur : Amala Dianor](#)
- [La Minute du spectateur : Marco da Silva Ferreira](#)

Quelques éléments de réponse :

La compagnie Via Katlehong a été créée en 1992 par Buru Mohlabane, Vusi Mdoyi et Steven Faleni dans un contexte de tensions extrêmes entre communautés et de grande pauvreté. L'Afrique du Sud est en période de mutations, après la fin de l'apartheid ; mais la transition est longue et compliquée. **Katlehong** est un **quartier déshérité de Johannesburg**, un township (ghetto) en proie au chômage, à la criminalité et à une forme de déshérence. La danse apparaît alors comme **une échappatoire, une issue** à toute cette violence, un lieu salvateur. « Quand nous avons fondé la troupe, le but était d'éloigner les jeunes de la criminalité en introduisant la danse (...) Katlehong est l'un des plus dangereux townships d'Afrique du Sud et nous pensions que la danse et l'art permettraient d'oublier les problèmes sociaux et l'environnement dans lequel nous vivions. Nous continuons à donner des cours de danse aux enfants et aux plus jeunes pour leur éviter de tomber dans la drogue. » explique Steven Faleni, un des fondateurs de la compagnie (Interview dans le *Monde Magazine*, 12 juillet 2014)

Les membres fondateurs s'inspirent de danses traditionnelles mais aussi du gumboot, danse de mineurs qui se caractérise par des frappes sur les cuisses et des bottes en caoutchouc ; et du **pantsula**, qui est à la fois une culture contestataire, une manière de s'habiller, de cultiver l'élégance - et une danse métissée, d'une rapidité impressionnante, qui intègre notamment

les gestes saccadés d'un hip hop non acrobatique mais non moins virtuose. Le mot signifie littéralement en zoulou « se dandiner comme un canard, déambuler les fesses saillantes » : mouvement que l'on retrouve dans les deux pièces.

La compagnie aime faire appel à des chorégraphes afin de créer des œuvres pour les danseurs et de faire rayonner la compagnie, de l'enrichir par des rencontres et une ouverture internationale.

Le pantsula n'est pas une danse académique ; elle n'est enseignée dans aucune école. Elle vient de la rue et à travers son esprit festif, cette culture constitue au pied de nez à la précarité : elle est une manière d'affirmer une forme de fierté – mais aussi et surtout de survivre à un déterminisme impitoyable. D'où l'énergie, la force considérable qui innervent ses mouvements.

**POUR ALLER
PLUS LOIN**

On pourra montrer une vidéo de pantsula aux élèves

REGARDER LA VIDÉO

À l'aide des professeurs d'Histoire et d'Anglais, on pourra travailler sur l'histoire et le contexte de la société post-apartheid en Afrique du Sud.

Amala Dianor est un danseur et chorégraphe franco-sénégalais autodidacte, issu de la **danse hip hop**. Il a intégré le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers en danse contemporaine en 2000. Sa danse et son univers sont à l'image de son **parcours métissé**. Il aime **interroger le mouvement et mêler les styles**.

AMALA DIANOR | CIE AMALA DIANOR

Marco da Silva Ferreira est un jeune **danseur et chorégraphe portugais** ; il est influencé par les **arts de la rue, l'univers des clubs, les lieux alternatifs**. Il aime métisser les danses venues d'Afrique (le kuduro notamment) et les danses urbaines.

(PT) PENSAMENTO AVULSO

La compagnie et les deux danseurs partagent donc leur amour **des danses de rue et du métissage**, que l'on retrouve dans le spectacle.

Au sujet du métissage des danses, on pourra demander aux élèves de chercher la définition de ces autres danses, qu'ils pourront retrouver dans les pièces :

Tap dance : claquettes ; danse qui prend son origine dans les danses traditionnelles irlandaises.

Gumboot : danse d'Afrique du Sud, qui se caractérise par des frappes des mains sur les cuisses et sur des bottes en caoutchouc : à l'origine, c'était une danse de mineurs qui, empêchés de communiquer, avaient inventé cette danse.

Kuduro : danse née en Angola dans les années 1990, qui mêle le break dance, la house et le semba (danse angolaise)

Hip hop : danse urbaine née dans le ghetto du Bronx dans les années 1970 ; il s'agit d'une culture contestataire qui mêle la musique, le graffiti, le deejaying. Elle permettait de détourner la violence des rues, de remplacer les combats réels par des joutes plus artistiques.

Toutes ces influences se retrouvent et se mêlent dans les deux pièces.

PARTIR DES TITRES : DÉLIER LES IMAGINAIRES...

La pièce *Via injabulo* est composée de deux pièces, chaque chorégraphe proposant son univers. On demandera aux élèves, en interrogeant les titres, de réfléchir à des hypothèses.

- *Via Injabulo* (« joie » en zoulou)
- *førm Inførms*
- *Emaphakathini* (« entre-deux » en zoulou)

Quelques éléments de réponse :

les élèves pourront remarquer que le titre de la pièce reprend le premier mot qui donne son nom au **quartier** et à la **compagnie** : *Via Katlehong* – ce qui crée une sorte de signature, de résonance. *Via* est comme une préposition qui marque un mouvement vers ; cela rappelle aussi le nom latin « voie » : en l'occurrence, c'est vers le plaisir, le bonheur de danser, sans doute, que tend la pièce dans sa globalité.

Le titre choisi par Amala Dianor est, comme le titre de la pièce, en zoulou – ce qui traduit sans doute une volonté de laisser une grande place, et donc une **part de liberté** aux danseurs et à la compagnie. Le mot « entre-deux » peut se comprendre de différentes manières : on peut être entre deux continents, entre deux danses, entre deux sentiments ou entre deux états... Cet entre-deux peut également être compris comme un trait d'union (entre deux espaces, deux époques...)

Celui de Marco da Silva Ferreira est difficile à traduire, car il semble distordre l'anglais : il repose en apparence sur une opposition entre « forme » et « informe », renvoyant à l'idée **de construction et de déconstruction**. On peut supposer qu'il interroge la manière dont on compose et on décompose le mouvement ; ou la façon dont les corps peuvent être déformés par des situations ou des mouvements. Mais il peut aussi signifier que **toute forme nous informe sur une histoire ; que le corps garde la trace des événements du passé**, par exemple...

LE JEU DES RESSEMBLANCES ET DES DIFFÉRENCES

Pour aiguïser l'attention, pendant le spectacle : on proposera aux élèves un petit défi : jouer au jeu des ressemblances et des différences.

CONSIGNES

1 : pendant la pièce trouver cinq ressemblances et cinq différences entre les deux pièces.

2 : on demandera aux élèves de tenter de retenir un ou deux mouvements.

APRÈS LE SPECTACLE

LE JEU DES RESSEMBLANCES ET DES DIFFÉRENCES / ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Quelques éléments de réponse pour les ressemblances :

- Il s'agit des **mêmes danseurs**, toujours au nombre de huit.
- Ils empruntent à des **danses traditionnelles africaines** (ancrage dans la terre, frappes des pieds, jambes pliées, souplesse et énergie des mouvements).
- On retrouve aussi des **danses urbaines**.
- Ils ont une **énergie, des mouvements souvent très rapides**.
- Ils expriment une certaine **joie, un plaisir évident à danser**.
- Ils dansent souvent **en groupes**, passant rapidement du **solo au duo, trio... à un unisson**.

Pour les différences :

- **Les costumes et les couleurs** sont dépareillés et colorés chez Marco Da Silva Ferreira ; plus uniformes (noirs et blancs avec une touche de rouge) chez Amala Dianor
- **Le jeu et les relations avec le public varient** d'une pièce à l'autre : les danseurs restent sur scène dans le premier spectacle, ils jouent avec la salle dans la deuxième et vont dans le public.
- **La musique** n'est pas la même : la pièce de Marco Da Silva Ferreira commence en silence, une danseuse fait un bruit de bouche, comme si son corps se dégonflait ; la trompette prend ensuite le relais, elle se mêle à des sons percussifs et électro. Chez Amala Dianor, les ambiances varient car deux danseurs mixent sur scène.
- **La couleur du tapis change** (elle passe du blanc au noir)
- La deuxième pièce comporte plus **d'accessoires, d'objets** (glacières, table de mixage, petits lampions)
- **Les lumières varient** et installent un univers singulier : souvent dans les tons rouges, dans la première pièce ; avec une alternance de lumière et d'obscurité dans la deuxième, qui décline ensuite une lumière bleue.

POUR ALLER PLUS LOIN ET REVENIR À CHACUN

Marco da Silva Ferreira questionne la **déconstruction** du mouvement, dans le prolongement de ses précédentes pièces (notamment *Brother*). Il donne à voir des corps qui semblent cassés, rompus, disloqués parfois – mais toujours debout, et résilients. On peut évidemment faire un lien avec le vécu des danseurs, qui évoluent dans une certaine précarité (rappelons que pendant les deux années de crise sanitaire, ils ne bénéficiaient d'aucune aide) : **ces corps mis à rude épreuve** qui pourraient être marqués ou déformés par les épreuves diverses qu'ils ont traversées, semblent pourtant sans arrêt galvanisés et **portés par le mouvement et la jubilation à danser**. Si les corps sont les vecteurs d'épreuves qui ne sont pas totalement passées, d'une histoire difficile, la danse permet **d'exorciser cette violence, de la transmuter en force, en énergie vitale**. Le moment où une danseuse fait un solo les bras cachés, rentrés dans sa veste qui s'apparente alors à une camisole est à cet égard parlant : le mouvement empêché trouve une manière de se déployer, transformant les contraintes en espace de liberté inédite, faisant du manque un lieu de créativité.

La déconstruction est enfin évidente à la fin de la pièce, lorsqu'une danseuse enlève la bande adhésive qui relie les deux moitiés du tapis, tiré des deux côtés pour être défait, et révéler un nouvel espace de danse.

Le chorégraphe s'intéresse aussi à la **vitesse** qu'il considère comme un **emblème de notre modernité** : elle est à la fois grisante, véritable ivresse lorsqu'elle est vécue comme moteur – et peut se muer en souffrance lorsqu'elle est subie, que l'on a du mal à suivre la cadence et que l'on a le sentiment de perte de sens ou de repère.

Les motifs de prédilection du chorégraphe croisent ainsi l'univers de la compagnie – ce qui confirme l'évidence et la richesse de cette rencontre.

La pièce d'**Amala Dianor** met également en évidence **l'énergie** qui porte ces jeunes danseurs, en lui rendant hommage, déployant un espace où elle peut rayonner. Le chorégraphe affirme dans un entretien qu'il a voulu « donner la part belle à cette énergie (...) tout en montrant le revers de la médaille, la tension inhérente au pays, l'ambiance politique instable et complexe entre les différentes communautés d'Afrique du Sud » (entretien pour le festival d'Avignon *Emaphakathini* | Festival d'Avignon (festival-avignon.com))

L'entre-deux oscille en effet entre la fête, avec sa dynamique, ses lampions, sa table de mixage installée de manière spontanée (deux des danseurs sont aussi DJ), sa manière de haranguer le public, de jouer avec – **et les moments soudain plus incertains, où la lumière s'éteint, où le silence s'installe, où l'atmosphère se tend**.

La culture du pantsula est mise en avant : les tenues des danseurs en témoignent, ils arborent un survêtement blanc ou noir impeccable, un chapeau parfois ; se prennent en photo : l'un interpelle le public au sujet de son apparence. La distribution de boissons tirées des glaciers instaure d'emblée cet esprit de joie, de partage propre à la fête. « Je viens du Katlehong » clame un danseur, signifiant sans doute que la pièce est ancrée dans un lieu, tissée des origines, de l'Histoire et de la Géographie des danseurs. Le recours au sifflement, aux cris, participent aussi des codes du pantsula et de la vie de Katlehong.

Avec un certain humour, un des danseurs s'exclame au début de la pièce « Amala il nous a dit de faire ça d'abord » ; la parole entraîne un mouvement d'épaules et un changement de musique. Ce clin d'œil au chorégraphe rappelle qu'il s'agit bien d'une **œuvre commune** – et l'on peut

reconnaître, au détour d'une fente, de mouvements amples des bras, la formation contemporaine d'Amala Dianor. Il est, plus loin, question aussi de pantsula « attends, attends ici c'est le pantsula ! » : c'est effectivement cette danse qui prend le devant de la scène. Mais elle est sans cesse métissée par des emprunts au gumboot ; à des danses traditionnelles. Si le chorégraphe s'efface d'une certaine manière pour laisser s'exprimer l'univers de ces danseurs, sa présence reste visible dans **l'écriture de l'espace** ; les variations des solos, duos, trios, unissons se font et se défont, dessinant des lignes, diagonales ou courbes, des cercles, des triangles...

DANSER EN ÉCHO

PROPOSITIONS

1 : Composer et décomposer

2 : La vitesse

3 : Composer avec les contraintes

1 : Composer et décomposer

On proposera aux élèves de former **un groupe de 8 personnes** ; et de faire des **déplacements simples**, en marchant, selon un **rythme commun**. Puis, les élèves devront, d'abord à l'écoute, **varier la composition du groupe** : un solo peut se former ; ou un trio, deux quatuors... tout en poursuivant la marche. L'idée est ensuite d'écrire ces variations pour pouvoir les refaire. Pour s'aider, on peut fixer les déplacements (d'un point A à un point B, puis à un point C...) ; et décider des combinaisons possibles (unisson ; 5/3 ; 1/7 ; 2/6...) et des trajectoires de chaque entité. On commencera et on terminera par un unisson. On peut également décider d'arrêts au cours des trajectoires. Les élèves peuvent avoir recours à un signal sonore (cris, interjections...) pour chaque transformation.

En guise d'appui, il est possible de remobiliser le souvenir des deux pièces où les danseurs forment parfois **une ligne, un cercle, un triangle...** Ou de **petits groupes disséminés**, qui reconfigurent, font et défont en permanence l'espace.

ÉVOLUTION POSSIBLE

*On peut, tout en gardant les trajectoires, et les combinaisons variables, proposer **une danse fondée sur une énergie commune** (même si tout le monde ne fait pas exactement les mêmes mouvements).*

2 : La vitesse

Par groupes de 8, **les élèves composeront une petite danse, inspirée (même de loin) des deux pièces vues**. Chacun proposera un mouvement qu'il pourra transmettre aux autres (on mobilisera les pieds, mais aussi d'autres parties du corps pour initier le mouvement). Le professeur peut suggérer une **qualité de mouvement saccadée** afin que chaque geste soit précis, arrêté. Lorsque ces mouvements seront combinés, et que le petit module sera connu, le groupe le fera à l'unisson, plusieurs fois de suite, **en augmentant la vitesse pour tenter d'atteindre la plus grande rapidité possible**.

3 : Composer avec les contraintes

On proposera aux élèves de trouver une **danse avec des contraintes fortes** : danser avec les bras attachés (ou joints sous leur tee-shirt) ; danser sur les genoux ; danser en gardant les coudes pliés...

ÉCRIRE, ET LIRE À VOIX TRÈS HAUTE

À partir de l'un des titres, les élèves composeront un **poème en vers libres, rendant hommage à l'énergie des danseurs et à leur joie de danser**. Ils pourront s'inspirer des univers de chaque pièce, d'images du spectacle, (moments frappants, lumières, musique, mouvements, costumes...) et de leurs impressions de spectateurs.

On demandera aux élèves **d'alterner des vers très brefs, isolés ; et des strophes plus longues (tercets, quatrains...)**.

On peut jouer sur la répétition d'un vers (comme un refrain) ; sur des anaphores (reprise d'un même mot en début de vers) ; sur des sonorités qui reviennent, etc.

Pour favoriser l'écriture, on peut proposer une petite **réserve de mots** (qui peut être complétée) : **joie, Katlehong, énergie, frappes, cris, unisson, explosion, force, danse, fête, rue, électrique, survie...**

On tentera ensuite une **lecture à voix haute, préparée en groupes de 8 élèves** : les vers brefs seront dits par une seule personne ; d'autres seront prononcés par plusieurs, en unisson, selon un choix défini à l'avance.

L'objectif est de proposer une lecture expressive, construite et plurielle, en résonance avec la force vive des danseurs.

ÉVOLUTION POSSIBLE

On peut imaginer qu'un groupe d'élèves danse pendant la lecture, en écho au texte.